

Janvier – septembre 2017

Impressions et regards
De nos dix jeunes plumes

Fondation
pour
l'Écrit

Changer de métier

Cécile Racine

Le clou pour moi, c'est le scout. J'ai, à mon habitude, passablement traîné pour rédiger mon petit papier d'opinion sur ma conception du métier d'écrivain mais la rencontre d'hier, jeudi 31 août, donne tout son sens à ma paresse d'écolière qui procrastine ses devoirs. Henri Bovet, directeur de la maison d'édition parisienne Slatkine & Compagnie, et David Camus, agent littéraire, ne sont pourtant pas les premiers à venir nous tenter. Éditeurs, journalistes, libraires et médiateurs culturels se sont succédé depuis mars 2017 et le début du programme « De l'écriture à la promotion » pour nous – dix jeunes auteurs romands – présenter leur maillon de la chaîne et au passage nous rappeler le nôtre. Naïfs, malhabiles, roulés, rêveurs, mauvais, nombreux, les auteurs semblent une engeance bien souffreteuse, à se demander comment la fibre se transmet encore et pourquoi elle colonise de plus en plus les jeunes têtes. L'image du panier de crabes que dessinent ces rencontres, au demeurant riches d'enseignements, vient à chacune d'entre elles chambouler quelques-unes de mes nuits avec cette interrogation lancinante : ne vaudrait-il pas mieux changer de métier tant qu'il en est encore temps ?

Les éditrices de la première rencontre m'avaient presque convaincue, tenir le couteau par le manche m'a semblé une position plus enviable que de racoler de porte en porte pour voir son précieux manuscrit mis à la corbeille ou publié en coin de table dans une librairie aux étales déjà surchargés. Je poursuis dans le registre métaphorique en affirmant que l'éditeur est en haut du livre, il doit le descendre et le lire, pour ensuite juger s'il y décerne un *quelque chose* digne d'intérêt, auquel cas il sera amené à le redescendre de nombreuses fois sans pour autant jamais avoir à le monter. Or l'écrivain ne fait que ça, monter, à partir de rien il doit construire un solide, mettons entre deux et douze centimètres d'épaisseur de tranche. À titre personnel, l'escalade de tout nouveau texte, fut-il de la minceur d'un couple de feuillets, me semble toujours un Everest inatteignable. Écrire fait peur, d'ailleurs une fois en haut, la joie du sommet n'efface rien de l'appréhension de la cime nouvelle qui s'annonce et qu'il faudra à nouveau gravir de tout en bas, parce oui ce qu'on a pu faire auparavant, un livre ou cinq mille, ça ne compte tout simplement pas.

Rebelote à notre deuxième rencontre, je grignote un croissant pendant que les médiateurs culturels me traduisent cet intitulé abstrait, et j'arrive à la pointe – la meilleure partie du croissant, là où se concentre le beurre selon moi mais c'est probablement faux – en même temps qu'à ma conclusion, qui est qu'il doit faire beau rencontrer des livres en personne et ajouter une dimension humaine aux lettres imprimées à plat. Je m'avoue à demi-mot un petit faible pour les gens qui aiment les livres, et *a fortiori* les grands endroits remplis de gens qui aiment les livres. Sans compter que là encore, on a affaire au livre vu d'en-haut, on peut choisir de ne pas aimer un personnage, mais on n'a en tout cas plus le souci de l'inventer.

Janvier – septembre 2017

Impressions et regards
De nos dix jeunes plumes

Fondation
pour
l'Écrit

Si j'ai encore des doutes sur la médiation culturelle, vaste domaine de communication et d'entregent – faut-il vraiment préciser qu'on se cache souvent derrière un livre par peur panique de son propre manque d'entregent ? - les libraires n'ont aucune peine à me convaincre. Les programmes scolaires vaudois, ou peut-être mon éducation personnelle, font que j'ai appris à lire avant d'écrire, et que la lecture a été associée au plaisir avant même que je n'en maîtrise toutes les finesses, alors qu'il a fallu attendre la deuxième primaire pour passer le permis de plume et recevoir enfin un buvard digne de ce nom pour éviter les taches. On a cru toute sa vie qu'on choisissait ses livres en entrant dans une librairie, alors bien sûr on l'a un peu mauvaise au moment de conceptualiser que quelqu'un d'autre *choisit* en fait les paramètres du choix. Je n'ai probablement retenu que la partie du message qui me plaisait et les libraires enrageraient de tant de naïveté, mais vivre parmi les rayonnages m'a paru doux.

J'ai raté la rencontre avec les journalistes, je travaillais tard ce soir-là, à l'époque j'étais stagiaire pour un journal local, déjà à moitié convaincue qu'un article est une plus petite montagne qu'un livre, et prête à choisir l'endurance plutôt que le sprint.

Les vacances d'été sont venues poser un peu d'oubli, en couvercle sur ma masse crânienne bouillonnante, qui a continué à cuire à petit feu. Jusqu'à la révélation de la dernière rencontre, le clou, c'est le scout. À vrai dire, la profession n'a été évoquée que rapidement, pour ainsi dire *avant de conclure*, elle reste entourée du mystère de la seule question à poser, celle que j'ai laissé glisser au moment opportun : comment devient-on scout ? Prononcer à l'anglophone, «scaout», un peu comme les boys des hôtels coloniaux, le mot déjà à lui seul, dans ce qu'il a de légèrement désuet et romanesque mobilise toute mon attention. Métier peu courant, peu connu, apparemment essentiellement féminin sur le marché français, le scout lit, lit beaucoup, lit avant les autres, et tuyaute, indique, pistonne les maisons d'édition. Je retiens ce mot d'Henri Bovet « ils sont payés pour sentir le vent ». On a ici un être mixte, relevant à la fois de l'indicateur et du limier, mi-chasseur de tête en imper, mi-renard au nez fin, mon imagination saute par la fenêtre aux premières mesures direction le ciel, malgré toute la pluie qu'il crache ce soir-là. Au-delà des considérations romanesques, à mon sens amplement suffisantes et justifiées, le scout à l'avantage de lire, et ce n'est pas rien.

Parce que ce qui ressort des rencontres, constat dramatique au moment où je l'ai fait, c'est qu'à les entendre les professionnels de la chaîne du livre ne lisent pas, ne lisent plus, sont à court de temps pour cette lecture qui a orienté leur choix de carrière. Paradoxal, incompréhensible et inacceptable, mais avec des nuances. C'est parce qu'ils aiment lire qu'ils sont frustrés de ne pas lire assez quand bien même leur travail les y contraint à longueur de semaines. Ils ont plus de lectures obligatoires et moins de choix, ils lisent leurs livres, ceux qu'ils publient, qu'ils commentent, qu'ils vendent. Ici, je note encore une fois que le scout surpasse, car le scout lit plus, na. Mais le scout reste le seul acteur de la chaîne du livre, parmi ceux mentionnés, à ne pas être intervenu directement lors des rencontres, et l'objectif du programme « De la promotion à l'écriture », c'est bien de dessiller les auteurs et leur offrir un regard global sur les corps de métiers impliqués, ainsi que quelques conseils et contacts en bonus. Je conserve avec reconnaissance mon idée de ce qu'est un scout littéraire,

De l'écriture à la promotion
Programme de soutien à la
Relève littéraire de Suisse romande

Janvier – septembre 2017

Impressions et regards
De nos dix jeunes plumes

Fondation
pour
l'Écrit

mais – au prix d'un effort pratiquement surhumain – j'abandonne le fantasme d'en faire le remplaçant de mon activité d'écriture.

Je clos mon débat intérieur sur un argument simple, si écrire me fait peur et que je n'ai rien trouvé de vraiment mieux ailleurs, autant revenir à mon métier initial, et enfin commencer la lecture du *Voyage au bout de la nuit* entrepris par Céline, sur qui j'ai au bas mot quatre-vingt-cinq ans de retard selon la date de parution.

Après quelques pages seulement, le livre me tombe sur les genoux, je pense au scout, au scout littéraire romancé de mon invention, et puis à un scout en particulier, confronté à un roman obscur, qu'il refuse bien sûr, au début, et les couleur de ses cheveux ? Roux. Une femme rousse. Au nez fin. C'est mauvais bien sûr, mais on pourrait en faire quelque chose, au hasard un roman. Je modifie ma conclusion en conséquence, si écrire me fait peur et que je n'ai rien trouvé de vraiment mieux ailleurs, alors il faut écrire, mais avec une grosse carapace en cas de pépin. Par exemple une vague idée de la sauce à laquelle je vais être mangée, de maillon en maillon de cette fameuse chaîne du livre à laquelle je suis de toute façon attachée pour longtemps et qu'il s'agit simplement de comprendre.